

LES DAMES ROYALISTES.

Les mêmes principes d'honneur, de devoir, d'ordre, de générosité, de dévouement qui dérivent, dans la société politique, de l'idéal monarchique, se retrouvent dans les rapports de la vie privée, telle que la conçoivent les royalistes.

Noblesse oblige, voilà un de leurs premiers axiômes. Qu'est-ce que la noblesse, en effet ? Le souvenir des belles actions des ancêtres. C'est une tradition de dévouement, de courage, de générosité, dans une famille ; c'est un patrimoine moral de sentimens élevés, qui nous vient des ancêtres, et qu'il faut laisser intact aux descendants. Lors de là, il n'y a point de véritable noblesse, et il ne reste qu'un misérable hochet de la vanité humaine.

Richesse oblige, tel est le second axiôme qui doit guider les classes élevées. Qu'est-ce, en effet, que la richesse ? Ce n'est pas un privilège gratuit, c'est un mandat de la Providence ; ce n'est pas un moyen d'oisiveté élégante, de désœuvrement égoïste, c'est une fonction. Le riche, c'est celui que Dieu a choisi pour être le dispensateur de ses dons envers le pauvre, le ministre de ses bienfaits.

C'est ainsi que les royalistes comprennent les classes élevées ; elles doivent, selon eux, aux classes inférieures l'exemple et le patronage, l'exemple de toutes les vertus, de tous les sentimens généreux, de toutes les idées élevées. Dans les salons, il doit régner l'amour des sacrifices, le goût de toutes les nobles choses ; le patronage dans toutes les épreuves, dans toutes les nécessités, et toutes les misères qui accablent les dernières classes, une délicatesse de sentimens et d'idées, une pureté de goût, de nature à élever sans cesse l'âme de la nation tout entière vers le type du beau et du bon.

Là, on vit naître cette merveille adorable que l'antiquité ignore, et que le Christ légua à la terre, lorsque, du haut de sa croix, il regarda et bénit les saintes femmes qui l'avaient suivi dans ses prédications laborieuses, et qui l'accompagnaient jusqu'à son Calvaire en pleurant. Nous voulons parler de la dame de charité. Cette sublime création du christianisme, cette magnanime héritière de Marie, de Madeleine et de ces premières chrétiennes qui marchaient derrière l'homme-Dieu ; cette femme de l'amour divin qui cherche encore dans le monde les membres souffrans du Christ pour les soulager ; qu'on retrouve pleurant et priant à côté de tous les Calvaires, qui essuie la sueur de sang qui coule du front de l'humanité douloureuse, en mémoire de celle qui, dans le jardin des Olives, tomba, il y a dix-huit siècles, du front saignant de l'homme-Dieu ; qui respecte dans tous les pauvres la pauvreté du Christ, soulage chez tous ceux qui souffrent les souffrances du Christ, accueille chez tous les exilés l'exil du Christ ; pense dans toutes les plaies les plaies du Christ ; la dame de charité, c'est-à-dire la femme de l'amour divin devenu l'amour des hommes et appliqué à l'humanité souffrante, cette image touchante de l'homme-Dieu demeurée sur la terre, n'est-ce point là l'idéal de la femme des salons royalistes ? N'est-ce pas sous ces traits que nous aimons à nous représenter ces reines du monde qui, comblées des dons de la fortune rehaussés par l'éclat d'une illustre naissance, préfèrent à toutes les jouissances de la vie, à tous les plaisirs, le bonheur de nourrir ceux qui ont faim et de couvrir ceux qui sont nus, comme elles préfèrent à tous les titres... qu'attendez-vous ? quelque chose de bien magnifique et de bien superbe ? Ou, c'est quelque chose de magnifique et de superbe devant les anges que le titre de servantes des pauvres de Jésus-Christ.

Et ce n'est point un tableau de fantaisie que nous traçons ici. Toutes les fois que les passions mauvaises, les principes corrupteurs n'ont point perverti les tendances naturelles des salons royalistes, ou toutes les fois que la religion les a rétablies, cet idéal s'est réalisé. Nous en attestons les merveilles de charité sublime, de bonté ingénieuse, de prodigalité sainte dont notre histoire est remplie ; toutes les misères soulagées, toutes les douleurs consolées par la pieuse intervention de ces grandes et puissantes dames, ornemens des salons, que les regards des anges suivaient dans les greniers du pauvre, où elles se couronnaient de diadèmes de vertus plus éclatans que les diamans, plus précieux que les pierreries ; reines des fêtes et des bals, souveraines du monde, qui mettaient au dessus de tous leurs titres celui de consolatrices des affligés.

La vie de saint Vincent-de-Paul nous a laissé, à ce sujet, le souvenir d'une histoire touchante, qui vient trop bien à l'appui des idées que nous développons pour que nous ne cédions pas à la tentation de la raconter.

Ce grand saint, dont la charité incalculable enfanta tant de prodiges, avait été nommé curé d'une ville où la religion était comme oubliée par le clergé

lui-même, et par conséquent comme abandonnée par tous les habitans du pays. Il ne restait plus qu'un sentiment de bienséance humaine qui amenait encore quelques-uns d'entre eux à l'église les jours des fêtes solennelles ; ce même sentiment amena les personnages les plus considérables de la ville à faire une visite au nouveau curé. Parmi eux, il y avait deux jeunes femmes qui, par leur naissance, leur beauté remarquable, leur richesse, leur rare élégance, tenaient le premier rang dans la ville. François de Mayseriat, femme de messire de la Chassaingne, et Charlotte de Brie, nouvellement mariée au seigneur de Brunaud, étaient les reines de Châtillon. Habitues au grand monde, au luxe, au plaisir, leurs salons étaient cités comme une école de grandes manières, et comme le rendez-vous de tous les amusemens et le théâtre des fêtes les plus brillantes.

Ces deux jeunes femmes étaient à l'église le jour où saint Vincent-de-Paul y prêcha, pour la première fois, avec cette onction sainte qui échauffait toutes ses paroles ; le sujet de son discours était la révérence due au saint lieu. Elles furent frappées de l'éloquence de l'orateur, et déjà, sans se l'avouer, touchées des vérités qu'avait développées l'apôtre, au sortir du sermon, elles allèrent lui faire une visite d'honnêteté. "Elles firent, dit M. Orsini, auteur d'une *Histoire de saint Vincent-de-Paul*, leur entrée en véritables grandes dames, la tête haute, le maintien assuré, et si couvertes de soie, de dentelles et de pierreries, qu'elles eussent ébloui tout autre que Vincent-de-Paul." Mais le saint prêtre, semblable au grand Chrysostôme, qui soupirait en voyant suspendue aux oreilles des grandes dames de son tems la nourriture de plusieurs milliers de ces pauvres, qui sont les membres souffrans des Jésus-Christ, leur parla avec tant d'onction, qu'elles rougirent de cette parure qui faisait leur orgueil, et qu'elles sortirent de chez lui toutes changées.

À quelques jours de là, Charlotte de Brie et François de Mayseriat fondèrent, sous la direction de Vincent-de-Paul, la confrérie de *Servantes des pauvres*, qui secouraient spirituellement et corporellement les indigens, soignaient les malades et assistaient les mourans. Quelques mois après, une maladie contagieuse ayant succédé à une année de disette, on vit ces deux jeunes femmes, autrefois si délicates et si craintives, quitter leurs châteaux où elles étaient en sûreté, et venir s'établir dans la ville, au centre de la contagion, puis secourir cette population expirante avec l'héroïsme que donne la charité.

Tel est l'idéal de la grande dame royaliste et chrétienne, telle que nous la concevons ; regardant tous les avantages que lui a accordés la Providence comme autant de devoirs ; se faisant, de son titre de grande dame, un escabeau pour arriver à celui de servante des pauvres ; employant ses richesses à faire bénir la Providence qui les lui a données ; son influence à répandre le goût de la charité et de la vertu ; modèle de bonté, de réserve, d'élévation de cœur et d'esprit, de régularité, de munificence, de dignité, d'honnêteté, si pure que les anges aiment à lire dans son cœur, où leur regard n'a jamais trouvé une pensée, un sentiment qui puissent le ternir. C'est avec l'aide de ces grandes dames, de ces saintes femmes, que la religion opéra ces miracles dont les hommes de peu de foi demeurent confondus.

Quand un Vincent-de-Paul avait quelque grand désastre à secourir, quelque catastrophe effroyable à réparer, vous savez ce qu'il faisait, Monsieur ? Il réunissait autour de lui ces admirables femmes. L'ornement de la cour de France, qui accouraient à son appel. C'étaient Mme. de Gondi, la présidente de Gausseaux, Louise de Marillac, Mme. d'Aligre, chancelière de France ; la duchesse de Beaufort, femme d'un petit-fils de Henri IV ; la jeune marquise de Fouquet, qui devait dire plus tard, en apprenant l'arrestation du surintendant son fils : "Je vous remercie, mon Dieu, je vous ai toujours demandé le salut de mon fils, en voilà le chemin." Mme. de Miramion, qui avait fondé cette belle congrégation des filles dites *Miramions*, consacrées spécialement au service des malades ; la présidente de Bèze ; la duchesse d'Aiguillon, qui prodiguait l'or pour racheter les Français captifs en Barbarie, et cette noble Marie des Landes, cette veuve du président Lamignon, que les pauvres qu'elle avait secourus pendant sa vie ne voulurent point perdre après sa mort, de telle sorte qu'ils s'emparèrent de son cercueil, qu'on voulait transférer dans l'église des Pères-Rocollets de St-Denis, et qu'ils le descendirent dans les caveaux de l'église de St-Leu, sa paroisse, afin que sa dépouille mortelle demeurât parmi ceux qu'elle avait tant aimés.

Qu'y avait-il d'impossible, quand on était aidé par de pareilles auxiliaires ? Quelle misère n'aurait pas trouvé son secours, quelle douleur sa consolation ? Quel fléau n'aurait pas reculé devant ces merveilles d'une tendre et ardente